

**PLURALISME D'ÉGLISES
DANS LE NOUVEAU TESTAMENT : L'EGLISE «PRIMITIVE»**

BRÈVE CONTRIBUTION À LA CATÉCHÈSE (020)

*EXTRAIT DU COURS SILOÉ LAUSANNE 2009 – 2012
(20.0) : SÉANCE DU 28 SEPTEMBRE 2010*

J.M. Brandt, Dr en théologie

SILOÉ LAUSANNE 2009 – 2012

(20) : SÉANCE DU 28 SEPTEMBRE 2010

(20) PLURALISME D'ÉGLISES DANS LE NT : L'EGLISE «PRIMITIVE»

20.1 MÉTHODOLOGIE, AVERTISSEMENT, BUT, ENJEU

- *Méthodologie*

L'**Annexe 01** : "**VERSETS CHOISIS**" retranscrit les textes de références. Une exégèse préalable de ces versets, en groupe de travail, nous introduira à notre sujet. Texte ci-après et versets choisis sont **pontés** par les **Nos entre parenthèses**. Les versets sont tirés de la TOB¹. L'**Annexe 02** propose un choix bibliographique sur le sujet.

- *Avertissement, but et enjeu*

L'air du temps est à un retour aux *sources*, par besoin d'authenticité et de renouvellement. Retourner aux sources de l'Eglise, c'est revivre l'Eglise dite «primitive» à la lecture des témoignages du NT. Par "primitive", nous entendons que l'Eglise des Premiers temps, par rapport à l'Eglise aujourd'hui, n'est en rien, primaire, naïve, grossière, non évoluée, mais au contraire le fondement, la source, l'autorité première de l'Eglise d'aujourd'hui.

Or cette Eglise est d'essence *plurielle* théologiquement et socialement. Elle est plurielle théologiquement, puisque qu'elle est fondée dans le double et irréductible rapport de transcendance entre Dieu et les hommes d'une part, et entre les hommes d'autre part. Elle est plurielle sociologiquement, puisque, dès les premiers disciples, elle est faite des charismes individuels et de leur complémentarité. Cette double *pluralité*, théologique et sociologique, est au fondement de la communion et elle est sublimée dans la Sainte Trinité. La condition plurielle est le reflet authentique de la qualité humaine. Cette condition plurielle est, par définition et nécessité, remise en question par la dogmatique qui uniformise par la réglementation et le rituel. A l'extrême de la réglementation, le canon émousse et décourage la condition plurielle. Remonter à l'Eglise primitive renoue avec les forces créatrices, qui sont plurielles, mais ouvre aux dérives possibles. Remonter à la source est délicat : le modèle ecclésial actuel influence notre perception, et ce modèle diffère du modèle primitif. Vivre la Révélation ici, maintenant et en ce qui nous concerne, passe forcément par l'Eglise d'aujourd'hui. L'Eglise cependant est œuvre humaine et nous admettons clairement :

- Que l'Eglise peut et doit comporter bien des imperfections,
- Qu'il n'est plus, depuis Vatican II, au plan du fondement existentiel de l'Eglise, de distinction à faire entre l'Eglise-corps constitué, et le Peuple de Dieu-Corps du Christ, les différents charismes qui la composent tendant tous au but unique de la communion dans le Christ par l'accomplissement de leurs différences (transcendance individuelle, imago Dei).

C'est dire que l'Eglise a évolué, qu'elle doit évoluer, qu'elle évoluera encore, et que *nous* sommes l'Eglise, *nous* ici et maintenant, qui évoluons avec elle et qui la faisons évoluer. Remonter à l'Eglise-

¹ La Bible. Version intégrale. Paris, Les Editions du Cerf, 2004

fondement du Peuple de Dieu est indispensable pour conserver au témoignage l'autorité de la tradition, au fil de la nécessaire évolution de l'Eglise dans son milieu culturel. Cette remontée ne peut faire l'impasse sur l'Eglise d'aujourd'hui : nous voici en processus d'anamnèse, qui nous est devenu familier au long de nos contributions précédentes sur l'AT.

Nous découvrirons que, jusqu'au IV^{ème} siècle, l'Eglise, lovée à l'origine dans la matrice de la *synagogue*, puis extraite de ce modèle, se présente sous un visage pluriel et expérimente des *modèles* différents. On parle *des* Eglises, et non pas *de* l'Eglise, jusqu'à la fin du 1^{er} siècle. C'est de cette Eglise primitive plurielle que nous nous entretiendrons ici. Nous nous interrogerons sur le rôle et la valeur de cette pluralité, alors qu'aujourd'hui le modèle clérical se fonde dans une certaine uniformité malgré les nombreuses différences culturelles, et ce, au risque de l'obsolescence. Nous tenterons de livrer, sur la diversité des confessions chrétiennes, l'éclairage venu de la pluralité des premiers temps.

Le *but* est donc de revivre, en groupe catéchétique, la construction du témoignage de l'Eglise, au fondement de son autorité et de sa tradition. Nous pourrions observer qu'il s'agit d'un retour au Christ, tout en constatant qu'il ne fut fondateur ni d'Eglise, ni de religion, ni du christianisme. Même s'il est bien entendu que Jésus mort sur la Croix et ressuscité est au fondement de la communion en Dieu pour le Salut éternel, et que ce fondement se nomme christianisme.

L'*enjeu* consiste à rétablir le lien entre le fondement de l'Eglise et nous en tant que Peuple de Dieu, Corps du Christ, et de vivre cette Révélation qui s'accomplit en nous et pour nous, dans la visée d'une réponse à ce que nous qualifions, depuis le début de notre contribution, de "*questionnement ultime*"². L'enjeu est aussi d'ouvrir à la différence, celle qui déchire le christianisme, et celle de l'autre qui est tout simplement autre et imago Dei lui aussi. Ouvrir à la différence revient à valoriser la différence. Valoriser la différence, c'est valoriser l'autre et soi-même. C'est donner une chance à la communion plurielle dans la différence. Nous parlons ici de pluralité dans la différence.

Il existe une abondante littérature sur le sujet et nous renvoyons les personnes intéressées à l'**Annexe 02** pour une sélection restreinte.

20.2 LE CONTEXTE : UNE CULTURE PLURIELLE

- *Avertissement, chronologie*

Vraisemblablement œuvre de Luc, *compagnon* de Paul ("vous avez les salutations de Luc, notre ami le médecin"³ ; "ainsi que [...] Luc, mes collaborateurs"⁴), les Actes des Apôtres (Ac) puisent à la source des Eglises individuelles des Premiers temps les souvenirs de la fondation apostolique de l'Eglise.

La date de la composition d'Ac se situerait, selon les Textes (Ac 28,30) et la Tradition, "deux années après l'arrivée de Paul à Rome" (62-63). La critique contemporaine néanmoins indique les années 80

² Cf. TILLICH Paul, *Théologie systématique I. Raison et révélation*, Québec / Paris / Genève : Les Presses de l'Université Laval / Les Editions du Cerf / Labor & Fides, 2000 [1951]. Et notre contribution 15.2

³ Col 4,14 ; Phm 24

⁴ Phm 24

pour Ac, et 70 pour l'Evangile de Luc.⁵ Les Epîtres pauliniennes, du moins les authentiques⁶, sont alors bien répandues, ainsi que l'Evangile de Marc (entre 65 et 70⁷), mais ce n'est vraisemblablement pas le cas encore pour l'Evangile de Matthieu (entre 80 et 90⁸) et ce ne l'est certainement pas pour celui de Jean (entre 110-130)⁹. Avec Ac, nous nous trouvons donc *après* la disparition des premiers témoins et disciples, notamment des Apôtres, et certainement avant la rupture d'avec la synagogue, probablement après la destruction du Temple (70).

Le croisement des données de l'histoire générale, de l'archéologie, du NT (en particulier la correspondance de Paul) confèrent à Ac un bon degré d'exactitude chronologique pour les origines chrétiennes. Ac cependant passent sous silence, notamment, la fondation de nombreuses Eglises qu'ils mentionnent et ils ne soufflent pas mot des démêlés de Paul avec l'Eglise de Corinthe. Ils ne sont donc ni "une histoire générale du christianisme primitif ni même une biographie complète de Paul".¹⁰ Nous savons déjà que, en culture biblique, depuis l'AT, l'histoire doit se lire à la lumière de la théologie de la Foi.¹¹

- ***Rome et l'Empire : une coexistence plurielle universelle (jusqu'au IVème siècle)***

L'Empire païen, en regard du judaïsme, représente l'apothéose culturelle de l'ouverture *plurielle*. Cette articulation sur la *différence*, parfaitement huilée, d'un Empire homogène et conquérant, ne se renouvellera pas dans l'histoire occidentale. Articulation ne signifie pas *assimilation*, mais, bien au contraire, *intégration* de différences demeurées assez précises et identitaires pour accomplir, dans la synergie, un processus de coexistence *plurielle*. C'est ainsi que le statut romain des Juifs respectait leur Foi, leur lien avec Israël et le Temple, jusqu'à leur permettre le versement d'un impôt au Temple et la dispense du service militaire. Les Romains ayant décentré leur pouvoir sur le roi Hérode, tolèrent (et Hérode avec eux), l'existence et la pratique d'un tribunal politique et religieux aux mains des Sadducéens, puis enfin des Pharisiens : le Sanhédrin.

Les dieux de Rome ne faisaient pas dans la transcendance, et demeuraient dans la proximité de l'immanence. Ils n'étaient pas éternels, mais immortels. Ils ne décidaient pas de leur destin, vivaient les passions et les défauts de l'humanité tout en se jouant d'elle. Leur accessibilité les rendait traductibles et transférables dans l'ensemble des cultures de l'Empire. Les dieux et l'usage de leur nom procuraient les possibilités de porte-fort et de garanties dont toute relation durable et toute transaction ont besoin, pour gagner une indispensable crédibilité fonctionnelle.

La culture générée dans le cadre sécuritaire et réglementé de l'Empire évolue de la tolérance à l'intégration, et de l'intégration à l'assimilation. Chaque pôle culturel peut être reconnu selon ses mérites, pourvu que la *Pax romana* soit respectée.

⁵ Cf. TOB, p. 2636

⁶ Cf. Notre contribution La Bible pas à pas, brèves contributions à la catéchèse, en particulier dossiers 018 du 08 02 2010, www.pleiade.ch.

⁷ Cf TOB. P. 2406

⁸ Cf. TOB. P. 2322

⁹ Cf. TOB. P. 2564:

¹⁰ Cf. TOB. P. 2630

¹¹ Cf. Notre contribution La Bible pas à pas, brèves contributions à la catéchèse, en particulier dossiers 002 et 003 des 06 10 09 et 03 11 2009, www.pleiade.ch.

Une exception dans ce monde d'essence plurielle : le Nom de Yahvé, imprononçable par définition, qui ne pouvait faire, avec le judaïsme l'objet d'un processus d'assimilation. Il y avait cependant coexistence et on peut parler, pour les Juifs de la diaspora, d'intégration. L'hellénisation d'une partie de la diaspora juive marquera l'une des limites conflictuelles internes au processus d'intégration juive.

Le christianisme sera fondé précisément par la double tension de deux couples de modèles : judaïsmes judéen et helléniste, judaïsmes territorial (ou protectionniste) et diasporique (ou intégré). Cette tension dans la double différence durera jusqu'après l'Edit de Constantin en 313 et disparaîtra dès les Edits absolutistes de Théodose en 380. L'unité de doctrine avait déjà compromis la pluralité dès le concile de Nicée en 325. C'est en quelque sorte l'absolutisme juif du Dieu universel qui, repris par le christianisme, triomphe dans l'Empire, et profite, par phagocytage, de son cadre sécuritaire et administratif. L'Eglise attendra le XI^{ème} siècle pour se hiérarchiser clairement sous l'égide du Pape, au détriment de la *différence plurielle* caractéristique de la communauté primitive, maintenue jusque là par la tradition des évêques.

Rome et l'Empire : conclusion

L'ambiance générale, du temps de l'Eglise «primitive», était à l'ouverture *religieuse* et *culturelle*, l'une n'allant pas sans l'autre, l'une nourrissant l'autre, et seule une partie du judaïsme, notamment celui de Judée, était entré en résistance absolutiste. Le message cependant d'un Dieu unique et transcendant ne pouvait que tendre à l'incompatibilité des deux cultures du colosse impérial et du nain judéen. A cela s'ajoutent les heurts passionnels entre la rigueur morale de la Torah et le libéralisme romain, entre la singularité juive et le clientélisme impérial. La philosophie (à l'époque, une manière d'être, de dire et d'agir) grecque du stoïcisme, très prisée par les classes dirigeantes romaines, entrainait en conflit direct avec les notions de Révélation, de Foi, d'Espérance juives et de sacrifice chrétien. La nature divine que l'Empereur finit par s'attribuer dès Caligula et Claude (César et Auguste l'avaient refusée), bien qu'elle ne fût pas comprise comme étant l'égale de celle des dieux, ne pouvait que susciter la passion du martyr juif dès lors qu'elle s'introduisait de force dans les lieux sacrés tel le Temple de Jérusalem.

- *Judaïsme : une tension plurielle diffuse*

On ne peut distinguer Juif et Judaïsme. L'identité juive est à la fois théologique, culturelle, nationale, historique, spirituelle et révélée. Eglises et synagogues, diasporas juive et chrétienne, ne se présentent pas, jusque vers 120, encore comme franchement distinctes. La synagogue présente des visions théologiques internes radicalement différentes (Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, Zélotes), des tendances culturelles contradictoires (Hellénistes, Judéens), des traditions de mépris (Judéens, Samaritains, Galiléens), une structure politique à double polarité (Israël et diaspora), des traditions en tension (mosaïque et abrahamique). La synagogue est fortement plurielle.

Au plan de la diaspora, la tension entre intégration, assimilation et rejet, est vive, comme de nos jours. La population juive est nombreuse (10 % de la population totale) et installée dans l'ensemble de l'Empire, avec à Rome une colonie très importante, et une présence massive dans toutes les grandes villes (Antioche, Damas, Alexandrie).

Au-delà de ces divergences nombreuses et fortes, le lien individuel au Judaïsme demeure cependant déterminant pour l'identité et de l'individu et de la Nation juive. Le fondement de ce lien tient dans le rapport direct, personnel, libre, déployé dans le cadre de la Loi, avec Dieu. Le rapport avec Dieu, révélé par le média des Torah écrite et orale, intègre le rapport avec l'histoire et le cosmos. A ce titre, le judaïsme vit de la tension entre l'ouverture universaliste de la Genèse (Noé et Abraham), et le singularisme de la clôture mosaïque sur la Torah et sur l'Élection. Comme le suppose (et le démontre) Daniel Marguerat "la rupture entre l'Église et le Judaïsme répète des ruptures internes à ce dernier" et le processus de séparation a suivi le cours d'un long et douloureux déchirement : identifié et résolu de façon provisoire au Concile de Jérusalem (vers 54), il a été provoqué par la chute de Jérusalem, la destruction du Temple, (70), la perte de l'identité matérielle du Judaïsme et la montée du mimétisme de canonisation (dès 90-110).

Au temps de Jésus, il n'est pas question de sortir du Judaïsme, ni de construire une Église, ou de fonder une religion, – fût-ce le Christianisme. Le message consiste à accomplir, avec les Écritures, la Loi de Moïse, dans une tendance abrahamique universaliste. Si Paul, qui est l'artisan de la prééminence de la Foi sur les Œuvres (et donc sur la Loi) est l'artisan de l'ouverture à la différence païenne, des communautés s'identifiant au message de Jésus se sont constituées quelques années avant son apostolat et il y a déjà dispute de convictions quant aux paradigmes identitaires. La lignée des Témoins historiques, Apôtres, femmes, puis anciens (presbytres), prophètes, diacres, évangélistes (quand ils ne seraient pas Apôtres), demeure juive et elle revendique sa judaïcité. Les témoignages écrits manquent, bien qu'ils aient existé (mentions d'auteurs juifs et romains, texte vétérotestamentaire disparu de la Didaché). La tradition opère dans la proximité de la Parole. Les prosélytes se font circonscire et se réclament de la Torah. La controverse gronde, elle peut être sanglante, entre Hellénistes et Pharisiens. Le choix d'Étienne dans un groupe de sept arbitres¹², son discours provocateur¹³, l'exaspération qu'il produisit, sa lapidation¹⁴, puis la persécution (la première) contre l'Église de Jérusalem¹⁵, montrent la violence des différences internes au Judaïsme dans la tension de l'évolution du contexte culturel.

Au temps de Jésus, le Temple de Jérusalem est institutionnalisé par les prêtres qui le desservent (Sadducéens) comme autorité politique, morale et financière des Juifs. Les restes du Royaume du Nord, notamment la Samarie pauvre et la Galilée romanisée, sont l'objet du mépris des Judéens.¹⁶ Les Juifs de partout se retrouvent cependant au Temple de Jérusalem, une fois l'an au moins pour la Pâque, et dans les synagogues, lieux de rassemblements sociaux autour de la Torah (la synagogue n'est pas un temple et ne profite pas de la présence divine). La synagogue se trouve non seulement dans la diaspora pour des raisons pratiques, mais également en Judée pour des raisons religieuses (elles rassemblent les milieux de la classe moyenne : les Pharisiens, en lutte idéologique et économique avec les Sadducéens, classe du pouvoir).

¹² Ac 6,5

¹³ Ac 7, 1-53

¹⁴ Ac 7, 54-60

¹⁵ Ac 8, 1-4

¹⁶ Cf. Notre contribution La Bible pas à pas, brèves contributions à la catéchèse, en particulier dossiers 002 et 003 des 06 10 09 et 03 11 09, www.pleiade.ch .

Dans ce contexte, les synagogues, dont l'institution remonterait à Esdras (Ezra, Vème siècle av. J.-Ch.) avec la *Beith-knesset* de l'exil à Babylone, déjà fort nombreuses au temps de Jésus¹⁷ (deux au moins par ville, et 400 à Jérusalem pour 80.000 habitants à l'époque), et qui concrétise l'idée remontant à Moïse qu'il faut au moins dix Juifs pour valider un culte (*myriam*), se sont multipliées. Comprises sous le vocable grec de synagogue (*συναγωγή* : rassemblement), elles furent le lieu des premières assemblées ecclésiales chrétiennes. On observe, par l'archéologie, des églises à proprement parler dès le IVème siècle. Auparavant, les rassemblements chrétiens se tenaient dans des maisons privées, jusqu'à la déchirure accomplie avec le Judaïsme, en particulier les mesures d'ex-synagotation, au début du IIème siècle.

- ***Judéo-christianisme : à l'origine, la pluralité***

L'église chrétienne juive des tout Premiers temps était composée de Chrétiens appliquant la Torah, qui croyaient en Jésus le Messie. On parle de *judéo-chrétiens*. On parle également de Nazoréens (Jn 18,5-7 ; 19,19 et Mt 2,23 ; 26,71 et Lc 18,37 et Ac 2,22 ; 3,6 ; 4,10 notamment). Mais Jésus n'est appelé le Nazoréen, Roi des Juifs, que chez Jean (19,19). Ils apparaissent plutôt nombreux en Galilée. Chrétiens johanniques et nazoréens présentent des analogies : ils sont des chrétiens juifs (et non l'inverse), ont développé la même relation avec la synagogue, les Juifs sont leurs ennemis, les Juifs les haïssent (voire la Bénédiction¹⁸ contre les hérétiques dans le cas des Nazoréens, et l'expulsion de la synagogue dans celui des Johanniques¹⁹).

L'église chrétienne des Premiers temps a également compris des *païens* convertis au Christianisme, et qui n'appliquaient pas la Torah. Le premier est *Corneille* pour qui, selon Ac, la révélation faite à Pierre n'est pas que le statut d'Israël est aboli, mais que sa sainteté n'est plus exclusive (Ac 10,34)²⁰. La coupure est toujours le fait juif et jamais chrétien.²¹

Il faut définir le judéo-christianisme²² qui, par la relation matricielle avec le Judaïsme, conféra au christianisme une fenêtre d'opportunité pour une coexistence. On peut distinguer trois définitions :

a- *Le judéo-christianisme : expression chrétienne dans la forme juive.*

Pas de lien avec la communauté juive. Ce seraient la communauté chrétienne de Jérusalem dominée par Jacques le mineur, frère du Seigneur, et divers groupes syncrétistes, dont le dénominateur commun est d'être Juifs et de reconnaître en Jésus un prophète ou un messie, mais non pas le Fils de Dieu. Selon le père jésuite Daniélou, cette définition s'appliquerait au premier christianisme, avant la période hellénistique. Elle ne tient cependant pas compte des écrits évangéliques et devrait être abandonnée.

¹⁷ Ac 15,21

¹⁸ *Birkat-ha-Minim*

¹⁹ Cf MARGUERAT & alii, Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle, Genève, Labor & fides, 1996, p. 201

²⁰ Ibid. p. 169

²¹ Ibid. p. 175

²² Passage inspiré de ibid. p. 243 à 272

b- *Le judéo-christianisme : une origine ethnique.*

Judéo-chrétiens et pagano-chrétiens désignent les premiers chrétiens en fonction de leur provenance, et notamment les rapports de force entre les premiers chrétiens à Rome (Rm 14,15), selon quatre nuances :

Les ultraconservateurs, qui considèrent que la pleine observance de la Loi, y compris la circoncision, est nécessaire au Salut. Courant influent à Jérusalem et en Galatie païenne,

Les conservateurs modérés, qui n'appliquent pas la circoncision, mais observent certaines règles alimentaires. Ils sont associés à Jacques le Mineur, frère du Seigneur et à Pierre,

Les libéraux, qui n'imposent pas la circoncision, ni l'observance des lois alimentaires, mais demeurent attachés au Temple, avec Paul,

Les ultralibéraux, qui ne reconnaissent pas de valeur permanente au Temple et aux fêtes juives.

c- *Le judéo-christianisme : une origine d'observance.*

Les judéo-chrétiens se définissent par un certain degré d'observance de la Torah, soient les prescriptions de caractère rituel, et plus précisément celles d'Ac 15 : prohibition de la consommation de sang, des viandes sacrifiées aux idoles et des viandes étouffées, interdits relatifs à l'immoralité certaines formes de mariage et d'union sexuelle.²³

C'est cette définition qui semble retenir le consensus à l'heure actuelle. Toute définition du judéo-christianisme est insuffisante si elle omet la nature de l'opposition anti-paulinienne. Cette opposition émanait de l'Eglise-mère de Jérusalem et elle s'est considérablement renforcée dès lors que Jacques succéda à Pierre²⁴, de par l'influence accrue des adversaires de l'ouverture aux païens sans l'application de la Torah (les faux-frères de Ga 2,4), adversaires qui sévissaient jusque dans les communautés pauliniennes²⁵.

Après la chute de Jérusalem et la disparition de l'Eglise-mère, au cours des II^e et III^e siècles, les Pères de l'Eglise (Origène à propos des Ebionites, Justin dans son dialogue avec Tryphon), ne considèrent pas le judéo-christianisme comme une hérésie, et déclarent que peuvent être sauvés ceux qui pratiquent la Torah et confessent Jésus le Christ mort sur la Croix et ressuscité. Ceux-ci sont devenus minoritaires dès le II^e siècle. Face à l'opposition générale et à la montée de l'intolérance chrétienne, qui fait échos à l'intolérance juive, Justin proclame que, pour être sauvés, les Juifs qui vivent selon la Loi, doivent reconnaître la messianité du Christ. Grande est encore l'ouverture plurielle.

Le judéo-christianisme se caractérise par la contestation de l'autorité de Paul comme Apôtre et de sa pratique missionnaire auprès des païens, contestation menée notamment par l'Eglise de Jérusalem avec Pierre et Jacques. Ayant survécu à la chute de Jérusalem, le judéo-christianisme est qualifié de secte par les Pères de l'Eglise (Ebionites, Nazaréens, Elchasaïtes, Symmachiens), même si des

²³ Cf. notes t et u ad Ac 15,20

²⁴ Voir 1 Co 15,5 et 7 et Ac 21

²⁵ Voir Ga et Ph 3

courants divers, dont certains orthodoxes, les habitent. Ainsi l'orthodoxie des Temps apostoliques est-elle aujourd'hui reconnue, comme la filiation directe des Nazaréens.²⁶ Justin reconnaît, nous le soulignons, au II^{ème} siècle, que peuvent être sauvés ceux qui obéissent à la Loi et confessent "le Christ Dieu", surtout ceux d'entre eux qui "ont anathématisé et anathématisent encore les chrétiens"²⁷ (*birkat-ha-minim*). Les judéo-chrétiens, en pleine mouvance, deviennent clairement minoritaires. Certains d'entre eux, notamment les Ebionites, veulent à tout prix imposer les prescriptions mosaïques et exercent leur prosélytisme sur les pagano-chrétiens. Il y a donc continuité avec la communauté de Jérusalem après la destruction du Temple. Selon Eusèbe, cette communauté a subi le martyre en la personne de Jacques (en 62), premier évêque de Jérusalem, et elle aurait migré à Pella avant la chute de Jérusalem. Il existe néanmoins une liste de 15 évêques successifs de Jérusalem, tous de souche juive, jusqu'au siège des Juifs sous Hadrien (135).

- **Conclusion**

Le judéo-christianisme est un mouvement :

- Important des Premiers temps de l'Eglise, qui a subsisté au moins pendant le II^{ème} siècle,
- Universaliste et ouvert (par prosélytisme) aux païens,
- Influent sur les débuts de l'Eglise,
- Constitutif de la tradition chrétienne,
- Un rappel constant de la solidarité qui unit l'Eglise au peuple d'Israël.²⁸

Le judaïsme au temps de Jésus développe une identité clairement plurielle, qui va jusqu'à la confrontation, mais qui demeure le judaïsme. C'est sur cette pluralité que se calque le christianisme avec, en plus, l'ouverture aux païens dans le respect de leur différence. Cette tension plurielle, gage d'évolution pour le judaïsme, est donc gage d'évolution pour l'Eglise primitive. Ce gage d'évolution disparaîtra avec l'uniformisation de la doctrine (II^{ème} et IV^{ème} siècles) et sera éradiqué dans la hiérarchisation absolue des structures (XI^{ème} siècle), pour réapparaître partiellement avec Vatican II.

20.3 LE CHRISTIANISME PLURIEL EN CRISE D'IDENTITÉ : L'HÉRÉSIOLOGIE

Dans le contexte de brassage des philosophies, des croyances et des superstitions, l'élan donné au christianisme produit des mouvements à succès qui forcèrent l'Eglise, une fois détachée de la Synagogue, à poursuivre dans la définition de son identité, pour déboucher finalement sur la déclaration de la canonicité de ses Ecritures et sur le Symbole de sa Foi (Credo de Nicée, 325). Dans l'intervalle, ces mouvements participent à la pluralité de l'Eglise et l'enrichissent de leurs expériences. Ce sont en effet les Pères de l'Eglise qui, dans leur production apologétique, définissent les uns par rapport aux autres, et finissent par condamner tous les mouvements désormais qualifiés d'hérésiarques donnant ainsi à l'Eglise son image d'unité.

²⁶ Cf. MARGUERAT, op. cit. p. 255

²⁷ In ibid. P. 258

²⁸ Ibid. p. 272

Entre la moitié du II^{ème} siècle et la fin du III^{ème} siècle, les mouvements sectaires furent abondants. Notons rapidement les principaux d'entre eux :

- *Marcionisme*

Marcion, né à Sinope (le Pont, sur la Mer Noire), dont il devint évêque, après s'être converti du stoïcisme, a vécu environ de 85 à 160. Il a fondé une église dissidente après avoir été condamné par Pie I^{er} évêque de l'Eglise de Rome. Selon lui Jésus avait aboli la Loi et le père de Jésus (le Dieu bon) était différent de celui de l'AT (le mauvais Génie) qu'il rejetait, tout comme la Croix, instrument infamant. Son *dualisme* pousse jusqu'à la caricature et jusqu'à l'antijudaïsme, le dualisme paulinien et ne conserve que Luc (jusqu'à 4.2), plusieurs passages de Romain et des retouches de l'AT. Il commandait une vie faite de frugalité et d'abstinence sexuelle. Son influence s'étendit sur tout l'Empire. De très nombreux adeptes subirent le martyre et on en trouve des traces jusqu'au V^{ème} siècle. Sa doctrine nous est connue grâce aux critiques de Justin (dès la fin du II^{ème} siècle) Tertullien, Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie.

- *Montanisme*

Montanus, né en Phrygie (Turquie), vers 160, ancien prêtre de Cybèle converti au christianisme, releva de l'Eglise d'Ephèse jusqu'à ce que celle-ci l'ait condamné. Il ne fonda pas d'église, au contraire, il rejetait toute structure et hiérarchie et se fondait dans la promesse de Jésus d'envoyer, après sa mort, le Paraclet, ou consolateur qui fera connaître la vérité et dont il se proclama le prophète. En fait, le montanisme aurait initié la propagation de l'idée du Saint Esprit johannique, membre de la Sainte Trinité (selon Tertullien qui est le premier à mentionner la "Trinité" dans son Traité de la Pudeur du Montanisme (vers 108). Déclarés hérétiques par Eleuthère, évêque de Rome, ils subirent de nombreux martyres et furent accusés à tort de sacrifier leurs enfants et de les manger. Cette accusation fut reportée sur les Juifs, car la secte pratiquait les rites Kasher. Le Montanisme semble avoir disparu au VI^{ème} siècle, après que Tertullien l'ait défendu, et avoir prospéré à Carthage.

- *Valentinisme*

Valentin, éduqué à Alexandrie, enseigna à Rome, où il fut candidat à l'épiscopat en 143. Sa doctrine est connue notamment par les textes d'Irénée de Lyon qui le combattit, et par les écrits de Nag Hammadi découverts en 1945. Le Père, principe absolu et transcendant, uni à Ennoia, la Pensée, est hors de portée et Sophia, la Sagesse, qui tente de le connaître, provoque un cataclysme dont sont issus le mal et les passions, qualifiés de sagesse inférieure. Naissent en haut le Christ et sa parèdre le Saint Esprit. D'eux est issu le Seigneur Jésus qui descend dans la matière et mélange matière et psychisme, engendrant le démiurge, le Dieu de la Genèse. Celui-ci se croyant le seul dieu, crée le monde et l'homme divisé en deux catégories. La Sagesse, reprenant alors du service, se mêle au souffle du démiurge, produisant les pneumatiques qui, réveillés par la gnose, remonteront au Père. Comme pour les autres gnostiques, Valentin est platonicien : il croit à l'âme immortelle et transmigrante. Avec le Valentinisme, fut condamné le gnosticisme, proche de Jean, qui, par son succès et sa légitimité philosophique, représenta l'un des plus grands dangers pour la Foi chrétienne.

Les autres mouvements décrétés hérésiarques sont nés après que l'Eglise fut passée, dans son organisation, à l'âge adulte, soit, de notre point de vue, dès le Concile de Nicée (325).

- **Conclusion :**

L'Eglise primitive, par sa vitalité et son ouverture universaliste trouve, sur le terrain des cultures de l'Empire, des matériaux fertilisants, et elle se rassemble progressivement autour d'une identité en se comparant aux fruits qu'ils génèrent. Cette identité se forge par adossement et *séparation* de mouvements à succès, succès qui provient de trois facteurs principaux :

- Ils participent de l'Evangile et profitent de sa pertinence,
- Ils intègrent les données diffuses de la culture païenne de l'Empire et donc "rassurent",
- Ils mettent en avant le rôle des femmes dans la liturgie (les Apocryphes montrent que leur présence était bien plus visible que cela ne ressort *prima facie* du NT).

Les décisions d'exclusion, qui passent par l'excommunication et l'invalidation du baptême, se prennent pour l'essentiel au niveau de l'évêque de Rome (le futur Pape), et font généralement suite à une tendance marquée par une Eglise locale : elles affermissent le principe d'une autorité principale à Rome, et développent l'esprit de *solidarité* entre les Eglises. Elles se basent sur les premiers écrits post-évangéliques, qui alimentent la *doctrine* de l'Eglise. Elles initient parfois des *concepts* qui trouveront leur légitimité au cœur du Mystère chrétien : la Sainte Trinité. Elles entraînent l'un des conciles les plus déterminants pour l'identité et l'essor du christianisme : le Concile de *Nicée*, avec notamment le Symbole des Apôtres

En bref, le caractère pluriel de l'Eglise primitive a permis l'hygiène indispensable pour que la culture développe, avec la religion, la tension corrélative qui a permis à la civilisation chrétienne de naître. Il a enfin permis à la structure centrale de se construire dans la solidarité avec les structures locales et l'autorité épiscopale, inaugurant la structure du Corps de l'Eglise.

20.4 JÉSUS, EGLISE «PRIMITIVE», EGLISE CORPS DU CHRIST, EGLISE UNE ET PLURIELLE

Exégèse des versets présentés dans l'annexe 01.

- ***Première communauté, fondement pluriel, communauté de charismes (1) (MC, Ac)***

Pour nous aujourd'hui, l'Eglise remonte à la rencontre de Jésus et de quelques pêcheurs de Galilée. Attention : à aucun moment Jésus n'a dit ou montré qu'il entendait fonder une Eglise, ni une religion, ni même qu'il était chrétien. Jésus rassemble des hommes pour ce qu'ils sont. Il ne rassemble pas des hommes en fonction de critères politiques, sociaux, savants, éthiques, de pouvoir, mais qui appartiennent au peuple, prospèrent des ressources de la Création et en font profiter leur propre communauté.

Les orientations médiatique et théologique sont données d'emblée : pour rendre son message accessible tout en marquant sa *différence*, Jésus utilise la métaphore, ou l'allégorie. La première communauté est faite de pêcheurs, dont les filets symbolisent leur mission : de pêcheurs de poissons

pour le repas quotidien, ils sont appelés à devenir pêcheurs d'âmes pour la communion dans le Christ. Il n'est pas question d'idée ou de dogme, et chacun est appelé en fonction de sa pratique de vie, qui se transforme en charisme pour le bien commun. Il sera en effet demandé à chacun selon ce qu'il aura reçu. La première communauté de disciples a déjà un fondement pluriel : la tension entre les pôles de la diversité des charismes et de l'unité en Jésus.

La scène se passe sur le rivage du Lac de Galilée (sur les bords du Jourdain pour Jean), par différence marquée d'emblée entre les régions méprisées de l'ancien royaume du Nord et Jérusalem, cœur du judaïsme. Pour Marc et Matthieu, la rencontre est une première, pour Luc (Lc 5,1-11) et Jean (Jn 1,36), les futurs disciples ont déjà été orientés par une prédication.

- ***Première structure de différenciation : les Douze (2-3)(Mc, Ap, Ac)***

La première étape de structuration de l'Eglise dans la différence, une fois les premiers disciples intégrés, est l'appel aux Douze Apôtres. Les Douze préfigurent la vision apocalyptique de l'accomplissement de l'Eglise à la fin des Temps, dans les douze tribus d'Israël : c'est l'image des Douze qui veillent sur les douze assises de la Jérusalem céleste. Ils sont les portes cosmiques des Temps messianiques, de la Fin des Temps, de l'éternité, du Salut, et ils incarnent le lien avec la promesse faite aux Pères. L'Eglise, dans l'étape de son fondement, se profile sur la vision apocalyptique : elle n'occupe pas encore le territoire universel, mais prend possession du temps. La montagne témoigne du rapport à la tradition de la dévotion des hauts lieux, et relie à la Révélation de la Torah sur le Mont Moïse. La première structure a pour but d'intégrer et marquer les différences des douze Tribus, et d'ouvrir à la différence cosmique. En attendant l'ouverture à la différence dans l'espace, l'ouverture est faite à la différence dans le temps : l'Eglise primitive, dès la structure des Douze, fonde l'unité dans la différence temporelle : le passé avec les Pères (temps chronologique) et dans le futur avec les Temps messianiques (passage à l'Eternité). De plus la pluralité réside dans la répartition de la mission entre Jésus et les Douze.

- ***Les critères de l'unité sont judaïques (4-6) (Ac)***

C'est bien une communauté qui naît dans la seule différence de l'individu transcendant façonné à l'image de Dieu. Le message, dans son fondement, est judaïque. On ne parle pas encore d'Eglise.

D'emblée, les critères d'identité qui deviendront, dans l'apprentissage de la vie avec Jésus et de la Révélation (ce qui devrait revenir au même), les moyens de culte de la communauté, sont définis :

- Communion (communauté de biens et de mode de gestion des ressources),
- prières en commun (définition du rapport de la communauté au Père par le Fils).

Le lien, par référence explicite, est fait, à propos de l'assemblée du peuple, à l'AT, soit au prophète annoncé par Moïse (Dt 18,15) et au mode d'assemblée du Peuple en son temps (Ex 9, 7-15 ; Dt 9,10 ; 10,4). Ce mode d'assemblée pourrait être pris en anticipation de l'Eglise du Christ, à Jérusalem : par deux fois le Peuple élu aura refusé la convocation à se réunir au nom de Dieu.

L'ouverture à la pluralité de la différence apparaît dans le lien entre AT et NT et dans le rapport à la transcendance.

- **Apparition du mot Eglise (7) (Ac)**

Apparition historique du terme *Eglise* selon Ac. Le but déclaré est de rassembler, dans la pluralité de la différence, une communauté de l'Alliance (entendre l'Ancienne Alliance) pour la réalisation des promesses faites aux Pères, soit pour vivre en communion de vie avec Jésus, et en faire les témoins et les annonciateurs de l'avènement du Royaume de Dieu.

"Eglise" désigne désormais l'assemblée des croyants en un lieu donné (au sens large de localité), soit un ensemble de communautés. Eglise vient du grec : *ἐκκλησία* : assemblée par convocation, assemblée délibérante des citoyens, assemblée du peuple, église. L'idée de rassemblement qui préfigure l'Eglise se définit par six critères de nature plurielle :

- Appel extérieur,
- assemblée d'un peuple donné,
- communauté d'intérêt,
- fonctionnement démocratique,
- communion, née d'un témoignage apostolique, centrée sur la Foi, et animée par le Saint Esprit [précédemment explicitée en (5)],
- sainteté (voire le châtement d'Ananias et Saphira (Ac 5, 1-10).

La crainte est une attitude judaïque de respect pour le mystère de la différence dans le Seigneur, qui seul est saint. Elle n'est pas une attitude de peur, mais un mode de "vivre avec" celui qui est tout Autre.

L'Eglise dès son apparition est, par définition, le lieu où les différences se subliment dans la pluralité en présence de la Foi. .

- ***Eglise-mère à Jérusalem : unité dans la Foi avec l'Esprit, ouverture universelle, les Sept (8-11) (Ac)***

La paisible croissance territoriale de l'Eglise s'étend sur les terres condamnées de l'ancien Royaume du Nord²⁹, ouvrant d'emblée à la différence, dans le sillage de l'origine de Jésus et des premiers appelés. Mais à cette époque l'Eglise de Jérusalem existe déjà, et elle est reconnue comme l'Eglise-mère. Le facteur d'unité dans la pluralité est la Foi, et le Saint Esprit est annoncé en appui de l'acte de croire. Et déjà s'ouvre l'ambition spatiale universelle dont la clé est la différence plurielle. L'ouverture à l'autre, au monde, est considérée comme non sainte par les Juifs, et elle avait été clairement condamnée (10). La croissance de cette Eglise incite l'Eglise-mère de Jérusalem à envoyer ses représentants dans le but de communier, prier et, nous l'ajoutons, contrôler (Pierre et Jean).

Ainsi l'unité de l'Eglise, dès son origine, repose sur le modèle universaliste de la Foi en Christ, et non pas sur l'apprentissage d'un dogme, de l'Idée ou de la vérité absolues. Le fondement de l'Eglise est

²⁹ Cf. Notre contribution La Bible pas à pas, brèves contributions à la catéchèse, en particulier dossier 002 du 6 10 2009 : Israël et Juda sous la loupe de l'archéologie. www.pleiade.ch

dans le témoignage de Foi que Jésus mort sur la Croix et ressuscité proclame envers le Père. Le Saint Esprit prendra le relai pour l'ouverture plurielle spatiale dans la différence.

- ***L'unité par Christ dans la pluralité de la Trinité (12-13) (Ac)***

La Bonne nouvelle (l'Evangile) est l'offre d'être en vie ici sur terre, de communier avec Jésus d'abord, puis avec ses disciples, puis avec leurs successeurs. Le mode de ce témoignage, qui est aussi son média, est la communion : Nouvelle Alliance qui fait vivre et qui symbolise l'union des différences dans et par la Différence du Christ, l'unité de la communion se prolongeant dans la pratique du mystère de la Sainte Trinité dans toutes les Nations et dans tous les Temps.

Ainsi naissent la Tradition et l'autorité de cette Tradition, qui font : "l'actualisation permanente de la présence active du Seigneur dans son peuple..."³⁰ Le souffle et l'unité, une fois Jésus le Christ remonté au Père, seront conférés par l'action de l'Esprit Saint.

C'est Pierre, colonne de l'Eglise de Jérusalem, gardienne de la tradition judéo-chrétienne, qui, en proclamant que l'Esprit peut précéder le baptême, renforce l'ouverture plurielle : c'est de toute façon un don de Dieu universel (13). L'ouverture à la différence et le respect de l'autre, le décalage possible entre imposer les mains, baptiser, et recevoir la Grâce du Salut, augure d'une belle espérance pour l'humanité plurielle. Cette ouverture diffère du tristement célèbre : "Hors de l'Eglise, pas de Salut", pris au sens étroit de baptême pour l'Eglise. L'unité est fondée dans la pluralité de la Trinité dont le mode et le média sont la communion de la communauté en Christ, et cette pluralité est renforcée par le fait que communion peut intervenir par l'Esprit avant même le baptême : la dignité de la personne passe avant la Loi et le dogme.

- ***Eclatement dans l'unité plurielle, l'agapé, l'amour de l'autre dans et avec sa différence (14-19) (1 Co, 2 Co)***

1 Co est écrit vers 56 (Paul avait quitté Corinthe vers 52) pour apaiser la communauté fraîchement convertie par le brillant Apollos, qui se divisait en adeptes d'Apollos, de Céphas, du Christ, de Paul, (celui-ci étant connu pour son manque d'éloquence, 2 Co 10,10), pour mettre au clair les problèmes d'interprétation des judéo-chrétiens, enfin pour éradiquer les tendances à la sagesse ésotérique philosophico-mystique très en vogue dans le monde païen et tout spécialement à Corinthe, riche, jeune, cosmopolite et plutôt dissolue (14,15).

Chaque membre de la communauté intervient avec son plein charisme, mais dans l'ordre, et pour l'édification de tous et non la sienne propre. Rappeler que Christ n'est pas divisé, c'est faire allusion, de façon ô combien prémonitoire, aux divisions des chrétiens aujourd'hui, dans un monde global et dé-compartmenté ! La communauté se construit sur les différences de chacun dans le respect de l'autre, quel qu'il soit, quelles que soient ses compétences (16,17).

La condition du vivre-ensemble des membres du Corps du Christ est : l'*agapé*, que matérialise l'hymne à l'amour (1 Co, 13). L'Eglise primitive, tout en étant déjà l'Eglise, est encore profondément immergée dans le judaïsme. En ne critiquant pas cette situation en elle-même, Ac semblent indiquer qu'ils la trouvent normale.³¹ L'*agapé* est l'amour dans la communion christique, l'amour reporté sur

³⁰ LES APOTRES, op. cit. P. 34

³¹ TOB, p. 2634

l'autre dans le respect de sa transcendance image de Dieu et donc de son irréductible différence. La différence plurielle dans l'amour qui unit et ne possède pas (l'*agapé*) crée la tension qui confère à l'Eglise primitive son extraordinaire dynamique (18,19).

2 Co est écrit vers 57 pour apaiser les conflits qui se sont exacerbés, faire cesser l'inconduite notoire d'une partie de la communauté, et encourager à la collecte œcuménique pour l'Eglise de Jérusalem. La conclusion de l'Épître (18) contient "la formule la plus nettement trinitaire de tout le NT".³² Il faudra attendre le Concile de Nicée pour que le Symbole des Apôtres constitue l'élément reconnu du cœur de la doctrine chrétienne. L'*agapé* est la communion dans l'amour à l'exemple de la relation trinitaire.

- ***Corrélation entre culture et religion, la tension plurielle par définition (20-23) (Co, Ga)***

Paul se situe au croisement des cultures de l'époque et au croisement de la doctrine et de son application pratique. Il utilise l'exemple grec alors bien connu de l'utilité réciproque des membres et du respect mutuel qu'elle implique. Il métamorphose cette allégorie en introduisant l'Eucharistie, ou la communion en Dieu trinitaire. Il faut en effet entendre qu'un seul corps signifie un seul corps avec le Christ. Dans l'ouverture au Christ, il y a égalité de tous face au Salut, et chacun demeure dans sa différence. C'est là le secret de la doctrine paulinienne, la chance de l'Évangile aujourd'hui, et l'application de la Révélation de la transcendance de l'être image de Dieu,³³ ou la sublimation de la pluralité dans la différence ou de la différence dans la pluralité. L'Eglise Corps du Christ est œuvre humaine, et, comme telle, plurielle par définition.

Paul utilise la tension religion-culture pour ouvrir la différence à la pluralité et il réalise, à l'exemple de la Trinité, l'union dans l'amour et la communion dans la différence.

Des laïcs, par leur engagement apostolique, sont mentionnés comme témoins de la Bonne Nouvelle et qu'eux aussi ont "assuré «l'humus» à la croissance de la foi [et que] ceux-ci étant mariés, "chaque maison peut se transformer en une petite église."³⁴

Alors que toutes les lettres de Paul sont des écrits de circonstance, suscités par les besoins concrets de l'Eglise à laquelle il s'adresse,³⁵ et qui sont tous différents, Rm (vers l'an 58) est la seule lettre paulinienne qui ne présente pas d'adresse à "L'Eglise de Dieu". D'un côté elle donne un contenu doctrinal qui s'adresse à toutes les Eglises. D'un autre, Rm pourrait avoir été écrit à l'Eglise de Rome dans la circonstance de la déchirure entre païens-chrétiens, juifs-chrétiens, et juifs. La colonie juive de Rome, fort importante, avait été expulsée par un édit de Claude en 41, qui frappa également les chrétiens d'origine juive (Aquilas et Prisca se rendirent à Corinthe). L'édit rapporté, les Juifs regagnèrent Rome (Aquilas et Prisca s'y trouvent à nouveau) et l'attitude quelque peu méprisante et supérieure qu'auraient pu prendre les chrétiens d'origine païenne avait alors induit de graves divisions. (Lire l'allégorie de l'olivier en Rm 11,17-25 et celle des forts et des faibles en Rm14, 3-10).³⁶

³² Note p ad 2 Co 13,13

³³ Gn 2,26-27

³⁴ LES APOTRES, op. cit. P. 182-183

³⁵ Cf. TOB id.

³⁶ Cf. ibid. p. 2715

Les divergences sont fortes au sein de l'Eglise, et Paul rassemble au tour de la Foi, dans la tension avec la Loi (les Œuvres). L'Eglise est plurielle dans ses tensions originelles.

- ***Le modèle d'Eglise "comunional" (24-31) (Rm, Ac,Lc, 1 Th, Ep)***

Apparaît ici l'ébauche du modèle "comunional" de l'Eglise dans lequel le peuple, successeur des apôtres et des disciples, est convoqué par le Père, le corps construit par le Christ, et le Temple animé par l'Esprit. Le Peuple tout entier est responsable de la Foi et de la mission et l'Eglise, peuple de baptisés, structuré et diversifié en fonction de la diversité des charismes. Ce modèle est au fondement même de l'Eglise : il se fonde dans le mystère trinitaire de l'Eglise, qui justifie la communion des personnes et des communautés, et qui fonctionne dans la complémentarité des charismes.

La Grâce du Christ, par le biais de l'Esprit, multiplie les Croyants, soit ceux qui se distinguent par le fait de leur Foi. C'est la Foi qui est "identifiante". La Foi est une révélation judaïque. Les croyants fréquentent le Temple de Jérusalem pour participer au culte et pour profiter de l'enseignement des Apôtres. Ils communient cependant à domicile et louent Dieu en public où l'accueil général paraît favorable. Le modèle d'Eglise est ici celui de Jérusalem. Il est défini par la Foi, le témoignage des Apôtres, le partage du repas (communion) à domicile et la prière au Temple des Juifs.

Des prophètes apparaissent, qui rendent des services au peuple tout entier, en annonçant, par exemple, une famine chronique, qui est historique entre 46 et 48. Des Anciens (Presbytres) sont désignés par les Apôtres au sein des disciples (par Paul en tous les cas) pour leur succéder et assurer le deuxième maillon de l'autorité de la tradition.

Comme l'a annoncé Jésus à Pierre, avant même qu'il le renie, la perte de la foi est possible et pas irrémédiable. Jésus en personne y pourvoit auprès du Père et les membres de la communauté entre eux. C'est que la Foi est l'élément fondateur du chrétien, avant le baptême et les œuvres (29), et aussi après le baptême (qui ne se suffit pas à lui-même). la Foi est par essence plurielle.

Il s'agit cependant (30), comme cela est précisé pour la première fois (1 Th est la première Epître de Paul et l'écrit le plus ancien de l'AT, vers 51³⁷), de créer des conditions minimales au sein de la communauté pour que l'Esprit agisse. Etre humble, soit revenir à la condition d'un nouveau recommencement dans le Christ, faire preuve d'amour envers ses frères, et maintenir l'unité dans la différence, comme le symbolise le mystère de la Trinité. Pluralité, oui, mais dans l'unité du Saint Esprit (31). Cette charte, ou ce *modus vivandi*, est essentiel comme fonctionnement, enjeu et but des communautés : l'*agapé* ou la communion avec Dieu dans l'amour réciproque par la médiation du Christ. Cet amour passe par le respect de l'autre et de sa différence. L'amour n'abolit pas, mais il fait croître. Ce message est le cœur de l'identité chrétienne à son fondement. C'est le modèle "comunional" de l'Eglise.

- ***Pluralité dans la différence Temple-diaspora, les Sept, l'ouverture aux païens (32-41) (Ac)***

Plusieurs communautés apparaissent [...] dans les Actes sans indication sur leurs origines : Damas, 9,10 ; Galilée, 9,31 ; Joppé, 9,41 ; Cilicie, 15,23 ; Alexandrie, 18, 24,25 ; Ephèse 18,27 ; Ptolémaïs, 21,7

³⁷ TOB, p. 2884

; Rome 28,15.³⁸ Le développement tranquille des premières communautés est bien vite remplacé par une situation de crise qui va s'aggravant jusqu'à la rupture finale, en dépit des injonctions reçues. Ce n'est pas encore l'opposition des Juifs contre les Chrétiens, car toutes les communautés se réclament du judaïsme. Ce sont les Hellénistes contre les Hébreux. Il faut entendre par Hellénistes le courant de la diaspora, imprégné de culture grecque, au mode de vie adapté à la culture ambiante, intégré dans l'Empire, et qui se réunit dans les synagogues.

Les hébreux sont les judéens, nationalistes, revendiquant l'exclusivité du Temple, attachés à la Loi de Moïse, et se refusant à la culture grecque. Ce déchirement progressif, dont un des premiers symptômes tragiques est la lapidation du Juif helléniste Etienne³⁹ (32,33), fait suite à l'arrestation, suivie de la libération des apôtres à Jérusalem.⁴⁰

Par mesure de prudence, mais aussi par manque de responsables, les Douze décident de soumettre à l'assemblée des disciples l'élection des Sept (31). Le mot de disciples, qui est celui par lequel les chrétiens se désignent entre eux apparaît ici pour la première fois. Un conflit banal est monté en épingle, symptôme de la tension ambiante dans la communauté de Jérusalem. Les Sept inaugurent la fonction de la diaconie (service, futurs diacres), qui devait comprendre le service aux tables de l'Eucharistie et la gestion des ressources communes, libérant les apôtres pour le service de la Parole. Ce sont ces Sept qui partirent annoncer la Parole hors de Palestine.

Depuis cet événement, l'histoire chrétienne s'ouvre aux païens, même si Paul, qui s'appelle encore Saul, sévit violemment contre les disciples (34). Le centurion Corneille (35) est le premier païen à être intégré parmi les disciples. Le Saint Esprit a agi sur lui et sa famille avant son baptême. Il est un pieu craignant Dieu : il marie la piété, notion grecque, à la crainte de Dieu, notion juive. C'est Pierre qui l'accueille dans l'Eglise en venant loger chez lui, ce qui est impensable pour un Juif interdit de partager toit, repas, convivialité avec des non-Juifs. C'est donc Pierre, la pierre angulaire de l'Eglise, qui ouvre le Salut aux non-Juifs, bien avant Paul.

Les disciples circoncis ne l'admettent pas et la polémique naît au sein de l'Eglise-mère de Jérusalem. Les païens circoncis sortent de Judée, font du prosélytisme (36) et la polémique s'étend dans la diaspora. Mais bientôt, Paul, formé par Barnabas, vient apporter son secours doctrinal décisif à l'ouverture plurielle (37). C'est d'ailleurs à Antioche, où tous deux se sont retrouvés, qu'apparaît pour la première fois le terme d'Eglise (39). Il faut réaliser qu'Antioche, de culture hellénique, était l'une des quatre plus importantes villes de l'Empire, à la jonction entre l'Occident et l'Orient. Il apparaît clairement avec la déclaration de Siméon, que nation et nom sont confondus dans le fait de leur propriété divine, et que c'est en cherchant le Seigneur que païens et Juifs se retrouveront unis dans un Israël restauré, dynamique universelle dont Jérusalem est la rampe de lancement, et l'orbite, la diaspora.

La différence, de pluraliste, devient intégriste ou conflictuelle. C'est l'évolution de la tension entre Foi et Loi (Œuvres). La circoncision, signe identitaire de l'Alliance en vigueur, est l'objet du conflit, pour elle-même et en sa qualité de marque symbolique pour la soumission à la Loi de l'Alliance mosaïque

³⁸ Note b *ad* Ac 28, 13

³⁹ Ac 7,54-60

⁴⁰ Ac 5,17-42

dans son ensemble. Les Douze, avec l'aide des anciens et de l'ensemble des frères⁴¹, interviennent pour se faire une opinion par l'examen en commun de la situation. L'attitude n'est donc pas à l'endoctrinement, mais au consensus, soit à l'ouverture sur la différence.

Preuve de l'ouverture sur la différence plurielle, le nom chrétien, vient d'Antioche, en plein pays païen et dans la diaspora helléniste, et non pas de l'Eglise-mère de Jérusalem, ou du Temple (39).

- ***Un Chef, la pluralité hiérarchique, modèle dualiste de l'Eglise (42-54)(Mt, Ep, Co, 1 Th, Jn)***

Donner un nouveau nom revient à confier une vocation nouvelle.⁴² *Kéfa* en grec veut dire : rocher. L'ordre hiérarchique est annoncé : Jésus en tant que Christ est le Fils de Dieu et il institue Pierre socle de l'Eglise. Pierre pourra lier et délier par la puissance de Christ en Dieu. Christ est annoncé comme roi de l'univers. Christ est donc l'accomplissement du temps et de l'univers (le plérôme : économie de la plénitude), qui sera la réunion de la terre et des cieux en un seul royaume, le tout sous un seul Chef. Il s'agit de résumer, reprendre, et réunir pour placer sous la même souveraineté : c'est le temps de l'Eglise ou Temps messianique inauguré par la Résurrection qui s'accomplit. La Loi est abolie, au sens de la Loi qui est le Mal, puisqu'elle est justifiée par lui, et qui enferme Israël dans l'intransigeance et la controverse. Le Christ Roi est celui de tous les hommes, le jour de l'accomplissement. Paix, réconciliation avec le Créateur, éradication de la haine, voilà le dessein de Jésus Fils de Dieu et Roi des Temps et de l'univers, appuyé par l'Eglise, à commencer par son chef, Pierre.

Le plérôme signifie aussi que la hiérarchie est en même temps un seul et même corps dont tous les membres sont intégrés en Dieu par le Christ. Les relations nouvelles entre individus au sein de la société dans l'unité et l'amour, et celles des individus à Dieu, dans la Foi, structurent une société nouvelle qui est l'Eglise du Christ. L'Eglise est présentée comme un modèle social qui est l'accomplissement de la Parole : elle est à la fois le peuple de Dieu et le corps du Christ.

En principe cette épître représente la pensée la plus évoluée de Paul prisonnier à Rome qui entend livrer aux communautés sa suprême méditation sur le mystère du Salut et de l'Eglise. Elle passe de la dimension de communautés locales à une réalité universelle, personnifiée, qui tend vers l'éternité. Le plérôme a habité le Christ, il habite maintenant l'Eglise dont le Christ est la tête. Ce qui est vrai pour le Christ l'est devenu pour l'Eglise. C'est le gage d'une situation de non-retour.⁴³

Nous sommes entrés dans le modèle dualiste de l'Eglise : la césure est nette entre spirituel et temporel, sacré et profane, Eglise et monde. L'Eglise est duale. Les clercs sont détenteurs du pouvoir dans l'Eglise et les laïcs sont actifs dans le monde. Les tâches sont réparties entre eux.

⁴¹ Cf. note *b* ad Ac 15, 6

⁴² Cf. Abraham, la Bible pas à pas, brèves contributions à la catéchèse, en particulier dossier 008 du 19 01 2010. www.pleiade.ch

⁴³ Cf. TOB, p. 2836, 2838-2839

- ***L'Eglise modèle de l'Amour, une structure élargie qui se précise, le modèle pyramidal de l'Eglise (55-70) (Ep, 1 tm, Tt, He, P)***

Ep est une des épîtres dites de captivité, mais elle pourrait appartenir à la génération postapostolique et relever d'un milieu paulinien. C'est moins une lettre de circonstance qu'un exposé lyrique et didactique à vocation peut-être rituelle. L'union du Christ et de l'Eglise prend une dimension toute nouvelle. La fonction du chef sur l'Eglise s'exerce comme celle du mari à l'égard de sa femme (55). A distinguer de la fonction du Sauveur (de son corps : le corps de l'Eglise), qui ne peut être appliquée par le mari au bénéfice de sa femme. Mais cette distinction s'estompe dans la mesure où le fondement de la relation n'est pas dans le pouvoir dominateur, mais dans l'amour par le don de soi-même. La structure s'élargit et se précise : les évêques ne sont pas encore des évêques, mais des surveillants dont il est difficile de distinguer la tâche des presbytres ou anciens (56). Le mari est d'une seule femme, comme la "Femme d'un seul mari" (1 Tm 5,9), expression juive et païenne, "dans le sens d'un amour conjugal particulièrement fervent."⁴⁴ Les diacres (serviteurs ou assistants) étaient plutôt dévolus aux pauvres et aux malades (57).

Timothée est né dans la bourgeoisie hellénisée (Ac 16,1) de Lystres, d'une mère juive devenue chrétienne (Ac 16,1) qui l'instruisit dès son plus jeune âge dans la Foi et les Ecritures (2 Tm 1,5 ; 2 Tm 3,15). Il devint très jeune (1 Tm 4,12) l'auxiliaire par excellence de Paul, qui le circoncit pour éviter la polémique avec les judaïsants (Ac 16,3). L'amitié de Paul fut sans faille et pleine de sollicitude pour cet être timide et de santé fragile, pour celui qu'il nommait «Son véritable enfant dans la foi ». La seconde épître à Timothée, la plus significative, fait partie des épîtres pastorales et pourrait dater de peu avant la mort de Paul (67 ?), ou du début du II^{ème} siècle. A la fin du I^{er} siècle se pose la question de la responsabilité des dirigeants des Eglises, évêques et anciens (ou presbytres), qui sont encore les uns et les autres chargés des mêmes fonctions : communiquer l'enseignement reçu et donner l'exemple d'une vie sainte. Les diacres (ministères charismatiques ou prophétiques), qui doivent aussi tenir une vie exemplaire (58), sont chargés des services auprès des malades et des pauvres. Nous assistons au début d'une structuration qui mettra du temps à s'installer et sommes encore loin du futur épiscopat monarchique.

La même économie apparaît en Tt 1,5-9 (59). Ce genre de préoccupation ne paraît pas relever des priorités de Paul. Les femmes mentionnées sont ici les femmes de diacres ou sont elles-mêmes des diacres (Rm 16,1). Les allusions fréquentes à la vie morale exemplaire (60-61), attendue au moins des responsables, vient du mélange des cultures païennes et juives, plutôt dans la diaspora, et de l'exemple des stoïciens. L'influence stoïcienne de nature gnostique, qui porte à séparer le divin de l'humain, et notamment à renoncer aux biens terrestres pourtant créés par Dieu en personne, y est fustigée(60).

Tite, qui n'est pas mentionné dans Ac, est né d'une famille grecque (païenne), converti vraisemblablement par Paul, amené par lui au concile de Jérusalem, il ne fut pas obligé de se faire circoncir. Les Epîtres dites pastorales dateraient de la première moitié du II^{ème} siècle.

⁴⁴ Note a ad 1 Tm 3,2

Vraisemblablement l'œuvre d'un érudit helléniste d'Alexandrie, He pourrait avoir été écrite entre 64 et 70.

Christ est institué roi au-dessus des anges (élohim), ce qui, pour le Fils revient à être Dieu en personne. L'intronisation "prend une plénitude inouïe, du fait que l'intronisation n'est plus terrestre, mais céleste."⁴⁵ L'ordre pyramidal, dans le dessein divin, apparaît dans la position que Christ prend par rapport à Dieu et par rapport aux hommes, par comparaison avec celle des anges (62). C'est l'affirmation du sacerdoce du Christ, qui est accrédité par Dieu qui est solidaire des hommes (64).

Le modèle est pyramidal. L'Eglise et la société sont inégales. Les clercs détiennent l'autorité. La structure est linéaire et descendante. L'ecclésiastique représente l'Eglise, les clercs sont passifs et obéissants.

Le Christ est un grand prêtre révolutionnaire : son sacrifice est pratiqué sur sa personne, ce qui met fin au sacerdoce de l'Ancienne alliance (65). Le chemin d'espérance ouvert aux chrétiens est celui du sacerdoce et du sacrifice du Christ, par la sainteté et la paix. Le sacrifice du Christ est de nature céleste, c'est "l'offrande personnelle parfaite ; elle prend l'homme tout entier et le soumet entièrement à la volonté de Dieu."⁴⁶ La condition chrétienne est définie : c'est la mise en relation sacerdotale avec Dieu. Ainsi contenu de la Foi et dynamisme de l'espérance marient cultures juive et grecque. C'est que la Foi, plus explicitement que chez Paul, est ici riche en œuvres. La vie entre chrétiens doit être à l'exemple du Christ, dans le rapport à Dieu et dans le rapport entre frères. He place la doctrine au cœur de la vie de tous les jours et confère à l'Eglise une structure entièrement théologique, pour ne pas dire divine. C'est avec He que la dialectique AT-NT est la plus achevée, la plus intime. On peut parler du "modèle sacerdotal" de l'Eglise, soit un modèle à la fois pyramidal et dualiste, qui nécessite la fonction sacerdotale de Jésus le Christ.

L'origine de P a été fortement contestée, malgré une longue tradition qui fait remonter les Epîtres à Pierre. Ces objections ne sont cependant pas considérées comme décisives, et on accepte aujourd'hui cette hypothèse que la lettre a été écrite peu après la mort de Pierre, entre 70 et 80, par un disciple séjournant à Rome, pour "maintenir vivante la tradition de l'apôtre et soutenir les communautés chrétiennes dispersées."⁴⁷ Les lettres de Pierre sont destinées aux païens convertis de l'Asie mineure et enseignent que les païens (les gentils) sont comme le peuple d'esclaves que Dieu a fait sortir d'Egypte.

L'esprit de P est plutôt exclusif : le statut chrétien remplace le statut civil perdu par les chrétiens exclus de la société en Asie. D'où l'importance du sacerdoce et des sacrifices des croyants. La société pluraliste et les Juifs sont absents de ces écrits. Pas de statut de sainteté pour les gens du dehors. Le modèle de P a l'avantage de focaliser sur l'identité. Il est cependant exclusif et ne laisse pas de place à la différence. Le modèle est pyramidal. (69,70)

⁴⁵ Note s ad He 1,8

⁴⁶ TOB, p. 2943

⁴⁷ Ibid. p. 2987

- ***Retour au modèle "communional" de l'Eglise (71-80)***

Jn devrait avoir paru entre la fin du 1er siècle et 120, dans la région d'Ephèse. A l'image des Ecritures, Jn ne vise pas à monter un système, mais à éclairer les pistes du Salut à la lecture théologique des événements relatés. C'est connaître le Christ, dans le sens de «naître avec», ou d'entrer en communion avec lui, qui fera accéder à la vie éternelle. Jn est loin des structures des Epîtres pastorales ou de He : pas de préexistence christique, ou de mission christique qui soient explicites, mais "c'est dans l'existence de Jésus que se manifeste le Père, pour ceux qui progressent dans la connaissance, par la foi et le don de l'Esprit."⁴⁸ On assiste tardivement à une retour de l'Eglise communional.

20.5 CONCLUSION. PLURALISME, L'ÉGLISE PRIMITIVES OU L'ÉGLISE D'AUJOURD'HUI ?

- ***Fondement théologique de la pluralité de la différence***

Les noms Eglise et Chrétien nous sont rapportés comme des innovations du NT. Avant de devenir des concepts, soit des représentations générales et abstraites de réalités travaillées par le génie humain, ils sont présentés comme des révélations issues de témoignages de vie. Ces témoignages portent sur l'événement historique de Jésus le Christ mort sur la Croix et ressuscité et l'annonce de la communion universelle en Jésus le Christ. S'ils sont innovateurs, ces deux noms, faits historiques, puis concepts, enfin doctrine théologique, sont extraits et se nourrissent par essence de révélations et de véhicules plus anciens : la Foi de l'AT, les Torah écrite et orale, le Temple, la synagogue. Ils sont également le produit de la culture ambiante et, s'ils l'ont fait évoluer, ils ont également évolué avec elle. Or les révélations de l'AT portent sur un Dieu inaccessible, transcendant, universel, et les Torah écrite et orale sont qualifiées d'œuvres humaines. Il n'y aurait pas de Loi si le Mal n'existait pas et le Dieu de la Foi est conditionné, en nécessaire projection humaine, par la finitude ontologique de la Création et des créatures. La révélation de la créature "image de Dieu"⁴⁹ illustre dès l'origine la pluralité qui définit de manière totalement originale la vision judaïque du monde.

La pluralité, c'est le fondement existentiel de la différence comme principe de création et de vie. Dans le NT, cette image s'est accomplie dans le Christ, incarné, mort sur la croix et ressuscité. L'acte christique est l'accomplissement de la Trinité, et la Trinité est la sublimation de toute pluralité dans la réconciliation des différences et le dépassement de la finitude.

Ainsi être pluriel, c'est répondre à la qualité de créature, que ce soit dans le rapport à la créature, ou le rapport à la Divinité. Il a fallu l'Incarnation, la mort sur la Croix et la Résurrection, pour que l'image du Créateur en la créature et l'Alliance deviennent réalité, et que s'efface la pluralité. Il a fallu l'*agapé*, ou la communion dans la Trinité par le Christ, pour que la pluralité, fait de l'immanence, s'efface dans la transcendance, ouvrant Rédemption et Salut à la créature entachée de la Loi et de la finitude.

Etre de l'Eglise et être chrétien, dès l'origine, c'est être soi-même dans sa transcendance propre, c'est s'accomplir dans le charisme de sa différence. C'est pourquoi, théologiquement et socialement,

⁴⁸ Ibid. P. 2564

⁴⁹ Gn 2,27

L'Eglise et le christianisme, pluriels dans leur fondement, ne pouvaient que s'ouvrir à la différence. C'est pourquoi, dans l'authenticité et l'autorité de l'origine, l'Eglise et le christianisme sont pluriels.

- ***Fondement historique de la pluralité de la différence***

La matrice de l'Eglise est lovée dans le Temple et dans la synagogue et dans la tension entre ces deux pôles historiques. Le Temple est parcouru de courants différents qui sont tous en lien avec la judaïcité. Ces courants oscillent de la différence vers la différence, jusqu'au combat. Le trait d'union à la judaïcité est cependant maintenu par une communauté de Foi dans l'Alliance abrahamique et mosaïque. L'identité, ou la différence irréductible, est cependant marquée par rapport aux non-élus, jusqu'à exclusion, au motif de sainteté, tout contact dans les cas les plus marqués. La fermeture à l'extérieur ne se discute pas et elle va jusqu'au martyr. Quant à la divergence interne, elle va jusqu'à la condition d'éternité (les Sadducéens n'y croient pas, les Pharisiens y croient). Au sein même du judaïsme, la pluralité dans la différence existe.

- ***Fondement culturel de la pluralité de la différence***

Dans la dimension dé-compartmentée de l'Empire, le judaïsme évolue selon deux voies en tension entre elles. Cette tension est le gage de l'ouverture du judaïsme et de son adaptation à la culture, dans la limite du particularisme du Peuple élu. Les deux pôles, la diaspora avec la synagogue et la Judée avec le Temple, se positionnent l'un par rapport à l'autre d'une part dans l'ouverture à l'autre par la culture grecque (stoïcisme, mystères) et l'administration romaine, et d'autre part dans l'occlusion par la sainteté d'Israël et l'intégrisme légal. Le lien fondamental à la Révélation et aux formes qu'elle a prises ne sont cependant pas mis en question. Le fondement de la pluralité judaïque dans la différence tient également dans l'accueil de la culture.

- ***Fondement ecclésial et chrétien de la différence***

La matrice de l'Eglise et du christianisme étant judaïque, les fondements de la pluralité dans la différence valables pour le judaïsme le sont exactement pour l'Eglise primitive. Jésus cependant ouvre et enrichit cette pluralité dès les débuts de son témoignage. La synagogue et le Temple s'enrichissent de la différence chrétienne et multiplient les modèles en conséquence. L'ouverture à la différence païenne se fait, mais dans l'unité de la Torah, par Pierre avec le centurion Corneille. Elle se fait dans la pluralité avec Paul et dès le premier concile, le concile de Jérusalem. Jésus, lui, avait ouvert à la pluralité dans la différence par la spécificité de son message, qui reprenait les messages du Temple et des synagogues à son compte, tout en les accomplissant (sans les abolir) dans le "et moi, Je vous dis..." de la communion dans le témoignage de l'incarnation, de la mort sur la Croix et de la Résurrection. Avec le Christ, la pluralité dans la différence est sublimée dans le mystère de la Sainte Trinité.

- ***Pluralisme de modèles d'Eglises dans le NT***

Le NT se réfère à des Eglises, avant de se référer progressivement à l'Eglise. L'unité dans l'Alliance est remplacée par l'unité dans la communion avec la Sainte Trinité. L'unité dans le Temple est remplacée par l'unité dans le témoignage christique véhiculé par les Apôtres. Cette unité est portée par les évêques et les assemblées, d'abord du peuple, puis des évêques, garantissent le maintien de l'unité de doctrine et de liturgie. Ce n'est qu'à Nicée (325) que le titre et la fonction royale de pape apparaît.

Il faut attendre le XI^{ème} siècle pour que le Pape se proclame chef suprême de l'Eglise. La pluralité dans la différence de l'Eglise est donc bien une caractéristique de l'Eglise primitive.

Les modèles que l'on a distingués illustrent la diversité de l'Eglise primitive et nous avons noté une évolution de l'Eglise "communienne" à l'Eglise pyramidale, en notant des modèles plus ou moins mixtes et aussi un retour à l'Eglise "communienne" avec l'Evangile le plus tardif, l'Evangile de Jean.

Les Eglises, devenues l'Eglise, ont toujours été plurielles dans le sens qu'elles sont un corps dont tous les membres sont reconnus complémentaires et, nous l'ajoutons, indispensables (la Brebis perdue), selon leur charisme. L'Eglise aujourd'hui cependant a perdu en pluralité et en dynamique d'ouverture et d'adaptation ce qu'elle a gagné en uniformité de dogme, de liturgie, et d'administration. Cette évolution comporte le gage de la sécurité et le risque de l'obsolescence.

- ***Le billet de la fin : de l'apôtre à l'évêque, de l'évêque aux papes, des papes au Pape***

Le modèle de l'évêque est le Christ en personne et il devient, dès le II^{ème} siècle, à la fois évêque, prêtre et diacre. La succession depuis le Christ et les Apôtres, par les évêques, devient le signe, le critère, et la garantie de la transmission ininterrompue de la Foi apostolique, et c'est sur les évêques que, pour toutes les Eglises, repose la primauté de l'Eglise, sa tradition, son autorité. Cette primauté, dès lors qu'elle se soumet au *primus inter pares*, l'évêque de Rome, marque la fin du caractère pluriel de l'Eglise primitive. Si l'autorité de l'évêque de Rome s'affermi progressivement avec les phénomènes hérésiarques, le titre de Pape ne sera décerné qu'au IV^{ème} siècle, dès le Concile de Nicée (325). Le terme sera cependant encore utilisé par certains évêques, notamment ceux de Rome. C'est que le terme est affectueux : il est le mot grec (*πάππας*) pour *papa*. L'autorité de l'Eglise est plutôt contenue dans la réunion des conciles. C'est seulement au XI^{ème} que le terme est réservé au seul évêque de Rome (Réforme grégorienne, Grégoire VII, par son *Dictatus papae* de 1075). Dès lors seul le Pape a dimension et compétence universelles. Il peut déposer évêques, empereurs et rois. Jusque là, les évêques et patriarches maintiennent l'unité plurielle de l'Eglise des Premiers temps et le débat interne est gage d'adaptation de l'offre à la demande, dans une culture en pleine évolution, aujourd'hui plus que jamais dans un univers dé-compartmenté où l'économie du marché unique et libéral (nous précisons «pseudo-libéral») paraît sublimer les différences dans la pluralité nouvelle, la pluralité sans spiritualité !

L'Eglise aujourd'hui reflète le modèle pyramidal, ce qui renforce son identité et compromet, avec son ouverture, sa possible évolution en lien avec celle de la culture. Depuis Vatican II, cependant, le modèle penche vers le consensuel, soit l'ouverture et le renouvellement.